

Cassandra's Dream
Les lois morales de Woody
Le rêve de Cassandra — Grande-Bretagne / États-Unis / France
2007, 108 minutes

Sami Gnaba

Number 256, September–October 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45098ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gnaba, S. (2008). Review of [Cassandra's Dream : les lois morales de Woody / *Le rêve de Cassandra* — Grande-Bretagne / États-Unis / France 2007, 108 minutes]. *Séquences*, (256), 18–18.

CASSANDRA'S DREAM

Les lois morales de Woody

Bon an, mal an, le cinéma de Woody Allen demeure en constante mouvance. Figure atypique du cinéma américain, le réalisateur mérite le respect. Capable du meilleur (*Interiors*, *Hollywood Ending*, *Deconstructing Harry*) comme du pire (*Melinda and Melinda*, *The Curse of the Jade Scorpion*), Allen possède, malgré tout, une des œuvres les plus prolifiques et éclectiques des dernières décennies. Avec son plus récent opus, un drame fascinant et savamment réalisé, injustement boudé dans les salles de cinéma, le cinéaste américain contemple la tragédie moderne de deux frères que rien, au premier abord, ne pouvait séparer.

SAMI GNABA

Le spectateur impatient de retrouver les pirouettes comiques qu'on reconnaît au réalisateur américain peut agréer de l'obscurité émanant de son nouveau projet. En effet, *Cassandra's Dream* évite l'univers accommodant de ses films antérieurs pour adopter un regard sombre sur les liens de sang unissant une famille anglaise de classe populaire, dont l'unité sera fatalement terrassée après un acte irréversible. À l'instar de *Strangers on a Train* ou du récent *Before the Devil Knows You're Dead*, le film d'Allen adopte une thématique récurrente du cinéma américain, la culpabilité. De ce point de vue, on se rappellera des vieilles réminiscences déjà côtoyées dans *Crimes and Demeanors* et *Match Point*, où le protagoniste effaçait derrière lui les traces d'une maîtresse trop inconcommodante. Chez Allen, l'ambition de l'individu rassasie ses démons les plus intérieurs. C'est l'infortune, au départ, de Terry et Ian (incarnés respectivement par Colin Farrell et Ewan McGregor) qui exercera sur eux cette condition nouvelle prête à leur concéder les pleins pouvoirs de leur destinée, malgré les conséquences qu'ils sont prêts à encourir. Pour Allen, c'est le principe même du bien et du mal. En revanche, ses protagonistes préfèrent voir cette question morale découler, plutôt, d'un faux argument. Car, comme Ian persiste à le croire, Dieu est mort. Alors ?

Avec *Cassandra's Dream*, Allen fait voler en éclats la formule sur laquelle reposait presque l'entièreté de son œuvre (tics névrosés, autoréférence, réflexions intellectuelles, humour).

Dès les premiers plans, les espoirs des deux frères complices (la promesse de fortune, d'une famille, d'un bonheur...) tissent les repères de la trame du récit. Malgré leurs caractères fort distincts, Ian et Terry sont interdépendants. À maintes reprises, la caméra attentive de Vilmos Zsigmond les réunit à l'intérieur de la même unité spatiale mettant en relief le dilemme moral qui les anime. Tandis que les deux frères concluent leur entente avec leur oncle (Tom Wilkinson, subtil) sous une averse, annonciatrice du châtement à venir (qui n'est pas sans rappeler la séquence du baiser entre Chris et Nola dans *Match Point*), Zsigmond exécute un

panoramique circulaire autour d'un arbre sous lequel le trio s'abrite. Ce qui sauve ici la continuité répétitive d'une telle mécanique, c'est principalement le jeu impeccable des deux acteurs projetés dans leur nécessité à donner chair à leurs sentiments opposés devant la demande de l'oncle. Un peu plus loin, lorsque Terry teste son arme maison, la caméra creuse encore plus profondément dans cette dynamique court-circuitée par leurs désaccords moraux sur le crime qu'ils s'apprentent à perpétrer. Un court plan rapproché fixe suffit à exemplifier l'étonnante sobriété dans laquelle baigne *Cassandra's Dream*. Force est d'admettre que l'expérience de Farrell chez Terence Malick, dans *New World*, a beaucoup à voir avec son jeu, ici, où Allen l'utilise à contre-emploi. Fragile et instable, l'acteur irlandais, longtemps abonné aux superproductions hollywoodiennes, se révèle tout aussi brillant que touchant en interprétant cet homme incapable de se mesurer à sa culpabilité.

Avec *Cassandra's Dream*, Allen fait voler en éclats la formule sur laquelle reposait presque l'entièreté de son œuvre (tics névrosés, autoréférence, réflexions intellectuelles, humour). L'auteur de 73 ans rend compte à travers ce long métrage d'une nouvelle liberté, due sans doute à son exploration récente de nouveaux décors, principalement européens. Minutieusement écrit, *Cassandra's Dream* est surtout un film sans faille où chaque plan transpire une intransigeante vérité. Inquisiteur, le cinéaste nous amène à interroger la notion même du mal et du bien dans un monde abandonné à lui-même, sans le secours de Dieu. De toute évidence, la précarité d'une telle condition humaine sied aux plus fortunés, mais qu'en est-il des plus démunis ? La vraie réussite de *Cassandra's Dream* se lit dans cette réflexion sombre, mais non moins lucide. On devinera donc que l'auteur de *Annie Hall* purge sa dernière offrande de toute légèreté humoristique. C'est plutôt la dimension tragique de l'homme qu'Allen s'attarde à nous rappeler. Le temps n'est plus à faire rire. À vrai dire, Allen est trop occupé à nous donner l'heure juste.

■ LE RÊVE DE CASSANDRE — Grande-Bretagne / États-Unis / France 2007, 108 minutes — Réal. : Woody Allen — Scén. : Woody Allen — Int. : Ewan McGregor, Colin Farrell, John Benfield, Tom Wilkinson — Dist. : Weinstein Company.

